

La littérature populaire

Denis Saint-Jacques

Number 15, October–November 1984

Les littératures « fast food »

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/20212ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Saint-Jacques, D. (1984). La littérature populaire. *Nuit blanche*, (15), 41–43.

la littérature populaire

Littérature populaire... voilà bien deux mots qui vont mal ensemble et dont la réunion engendre toutes sortes de confusions! La littérature, ce n'est pas aux lecteurs de Nuit blanche qu'on l'apprendra, concerne des «œuvres écrites, dans la mesure où elles portent la marque de préoccupations esthétiques», comme vous le confirmerait votre Petit Robert. Et ces œuvres, nous savons dans quels rayons les trouver: Faust à côté de Don Quichote, de Macbeth ou de Tartuffe; Cent ans de solitude, avec les Cantos, Crime et châtiment ou L'homme sans qualités; Menaud maître draveur, en compagnie de L'homme rapaillé ou des Enfants du Sabbat. Rien de tout cela n'émane du peuple, ni ne lui plaît. À vrai dire, les enquêtes sociologiques confirment sans cesse que dans les pays dits «développés», environ une personne sur deux ne lit pas le minimum d'un livre par année. Allez donc après parler de littérature populaire quand vous savez que ceux qui ne lisent pas sont les moins instruits: gens du peuple justement! Vaudrait peut-être mieux se méfier d'une appellation aussi suspecte et des livres auxquels on l'applique. À tout prendre, un roman Harlequin n'est pas de la littérature, demandez pour voir à un critique autorisé, et il n'est pas non plus populaire, car c'est un livre, demandez-le aux gens qui n'en lisent pas, du peuple justement.

Cela n'empêche pas pourtant que les œuvres dont il va être question ici soient le plus souvent considérées comme «littérature populaire». Les termes paraissent impropres, mais à la longue ils s'installent. De savants chercheurs ont voulu mettre de l'ordre là-dedans et ils ont proposé plutôt «paralittérature»: ils y ont fourré tout ce qui n'entraîne pas dans leurs manuels regroupant les œuvres légitimes. «Para», préfixe qui signifie «à côté», cela veut dire que les savants chercheurs se sont retrouvés à côté du problème, très précisément à l'endroit où ils s'étaient placés. Aux dernières nouvelles, ils y sont toujours. D'autres ont tenté «littérature de masse», cela fait moderne par allusion à média de masse, cela sonne méprisant aussi, et indique bien que celui qui parle n'en fait pas partie, de la masse. Mais d'autres encore se sont empressés de décréter que l'Art de Masse n'existe pas (*Revue d'Esthétique*, 1974). Et ainsi de suite; ces querelles d'experts ne sont pas près d'être réglées. Au reste, la littérature populaire n'en a que faire: elle existe et se reconnaît, cela peut nous suffire.

Le succès sur le marché

Il est assez facile de s'y retrouver. Si un auteur n'est pas consacré par les critiques qui sanctionnent la

«valeur», «l'authenticité», «l'inspiration», le «génie» même, et que pourtant ses œuvres sont largement lues, voilà un écrivain populaire! Si les Académies, les prix et les décorations l'ignorent et que nonobstant il vend bien ses livres, il n'y a pas de doute à avoir à son sujet. Si les manuels littéraires l'excluent, mais que vous pouvez trouver ses écrits jusque dans les supermarchés, vous savez ce qu'il en est. Les consommateurs ne s'y perdent pas. Les critiques, les honneurs et l'école consacrent la grande littérature, la difficile, celle qui est réservée aux personnes les plus instruites et que curieusement on prétend universelle. Le succès sur le marché fait la littérature populaire, celle qui recherche tous les lecteurs et dont l'ambition mercantile s'avère ainsi la plus démocratique.

Voyons un peu ce qui s'y offre. D'abord sautent aux yeux les best-sellers: en quelque sorte, les chefs-d'œuvre de la littérature populaire, amples sagas où sur fond d'histoire se déroulent les destinées entrecroisées de héros et d'héroïnes contraints par les événements à révéler leur nature indomptable. Les Américains y règnent en maîtres; qu'on songe au *Godfather* (*Le Parrain*), à *A Woman of Substance* (*L'espace d'une vie*), à *Valley of the Dolls* (*La vallée des poupées*), aux œuvres de Michener, Wallace ou Robbins, ou à cette référence toujours vivante, *Gone with the Wind* (*Autant en emporte le vent*). Les best-sellers, ▶





ce sont encore ces biographies de personnages célèbres où les gens ordinaires trouvent plaisir à fréquenter dans leur quotidien des personnalités autrement hors de leur portée. Cela peut aller de *Papillon* à Martin Gray en passant par Paolo Noël ou Lise Payette, et, parfois, concerner même d'obscurs individus dont les déboires prendront valeur d'exemple: Christiane F... ou encore quelque handicapé luttant pour se faire une vie. Les lecteurs de best-sellers, on le voit, veulent s'instruire en se délassant. S'ils se livrent aux jouissances de l'identification, ils refusent de le faire avec n'importe qui. Il leur faut en somme de l'inédit...

Des produits aux caractéristiques soigneusement réglées

Mais, avec les best-sellers, nous ne touchons que la pointe de l'iceberg; la littérature populaire ne vit pas que de ces événements si soigneusement programmés et pourtant si imprévisibles que sont les succès de palmarès. La régularité, la formule et la spécialisation y permettent une organisation systématique du marché: le sentimental, le policier, la science-fiction, l'espionnage, le western, la pornographie, le fantastique, et que sais-je encore?, proposent au lecteur des produits aux caractéristiques soigneusement réglées pour satisfaire des intérêts spécifiques.

Sur ce terrain triomphe le roman sentimental, littérature pour femmes, comme le préci-

sent enquêtes et études de marché. Histoires où l'Amour ne règne pas, comme on le croirait, mais lutte plutôt désespérément pour s'imposer *in extremis*. Aventures où la femme doit souffrir, et longtemps, avant que l'objet désiré, un homme, quoi d'autre?, ne lui soit accordé dans les saintes lois du mariage. On peut en rire ou s'en exaspérer, est-ce vraiment plus bête que *Phèdre* ou *Horace*? S'il fallait juger les fictions littéraires à l'aune de la raison, qu'en resterait-il? Les femmes qui lisent les romans sentimentaux y poursuivent évidemment autre chose que ce qu'elles ont à vivre: des chimères, des rêves en fin de compte tordus comme ce que produit le plus souvent l'imagination quand on veut lui laisser libre cours.

L'intrigue et la bagarre

Quant à ce que lisent les hommes, aventures, espionnage ou pornographie, si ainsi se marque une différence, prétendra-t-on y voir une supériorité quelconque? L'espionnage fait bon ton, Conrad, Greene ou LeCarré paraissent tout à fait avouables et manifestent les préoccupations qui nous gardent informés des questions diplomatiques. Mais cette sélection de grands noms, cotés à la bourse des valeurs littéraires, risque de tromper; James Bond, O.S.S. 117 ou encore Ixe-13, l'as des espions canadiens, renvoie à des auteurs d'une «popularité» équivalente à celle de Delly, Magali ou Barbara Cartland. L'esthétique n'y trouve pas son compte, ni non plus quelque science de l'histoire diplomatique. Non, la raison d'état figure en prétexte dans le roman d'espionnage; ce qui fonde le genre se retrouve du côté de l'action violente et de la ruse. Les garçons qui dévorent *Bob Morane* y vivent d'abord et avant tout des aventures et, plus tard, plus vieux, quand ils traqueront Karla avec George Smiley, les décors et les masques auront évolué, mais le ressort du drame, lui, restera le même. Si le public féminin de la littérature populaire rêve de peine et de sentiment, le lecteur masculin s'évade dans l'intrigue et la bagarre.

Les hommes lisent aussi, enfin certains hommes lisent, du moins le prétend-on, et encore, on n'en trouve pas ou peu dans les bibliothèques privées ou publiques, mais enfin, les magasins vendent, on en voit dans leurs étalages, il doit bien y avoir des gens pour en acheter si on en produit autant, de toute façon ce ne sont pas des lectures à avouer, ni à la nouvelle droite, ni aux féministes, et vous croyez bien que je ne vous parlerai pas de choses que je ne connais pas, d'ailleurs les sondages démontrent que personne n'en lit, il n'y a que ceux qui s'enrichissent à en vendre pour prétendre le contraire, faut-il faire confiance aux commerçants?, et vous ne vous attendez tout de même pas que je vous dise à quoi rêvent les salauds qui en consomment, c'est pourquoi je crois préférable de ne pas vous entretenir... de la pornographie.





Tiré de «Deux pionniers bavardent» édition Fides

Andrée Champagne dans les Belles Histoires des pays d'en Haut

Sophocle et Oedipe

Heureusement qu'il existe un genre fait pour réconcilier les sexes, cela sera sûrement bientôt le sujet d'une thèse d'oecuménisme sexuel dans nos universités, ce genre, vous n'y pensiez peut-être pas, c'est le policier dont les lecteurs ou lectrices sont unisexes, ambivalents, ou tout simplement ne font pas attention à ça. C'est confirmé par les enquêtes, Miss Marple a le droit de traiter d'égale à égal avec Sherlock Holmes: pour pincer un truand, l'intuition de l'une vaut le pouvoir de déduction de l'autre. À quoi peuvent bien rêvasser les pauvres malheureux qui avalent ce genre d'histoires — toutes les mêmes, farcies de conventions pour l'essentiel et de clichés pour le reste? On se le demande. Enfin, pas trop, puisque c'est vous et moi. Les malins auront remarqué que le modèle du policier a été institué par Sophocle dans *Oedipe Roi* et au nom d'un certain Freud voudront en tirer toutes sortes de conclusions. Cela donne le titre de la thèse que je vous annonçais: *Les enfants d'Oedipe ou la réconciliation des sexes*. Il n'y a plus qu'à rédiger, c'est du tout cuit.

Enfin, deux exemples plus marginaux de littérature populaire (mais s'agit-il encore de littérature!), d'abord parlons du vraiment populaire, je veux dire le genre d'oeuvres qui peut toucher la majorité de la population de la façon la plus indiscutable et cela semaine après semaine pendant des années; vous voyez où je veux en venir, aux téléromans. Ici, on objectera que ces dramatiques média-

tiques et éphémères ne relèvent pas de la littérature, qu'il n'y est pas question de lecture. Bien entendu, mais les poèmes d'Homère non plus à ce compte, faits pour être récités. Sans compter que le succès qu'on bouderait s'avérerait justement celui qui met la littérature à la portée de ceux qui ne lisent pas, qui la rend populaire au sens le plus strict.

Enfin, *Châtelaine* a poursuivi autrefois une entreprise qui visait à présenter sans compromis la littérature la plus respectable au public le plus large. Si on en juge par la diffusion de la revue et le renom des auteurs publiés — le Gotha des écrivains québécois du moment (d'Anne Hébert à André Langevin) —, force est de constater la réussite: synthèse, précaire sans doute, du littéraire et du populaire.

Reste à espérer que de nouvelles entreprises puissent un jour reprendre là où *Châtelaine* n'a pu se maintenir: Michel van Schendel et Nicole Brossard dans *Madame au Foyer*. Vous ne croyez pas?... Claude Beausoleil dans *Allo Police?* ou les oeuvres complètes de Claude Gauvreau en feuilleton dans *Le Soleil* ou *La Presse*? In vraisemblable, pensez-vous! Vous avez bien raison, mieux vaut sans doute laisser les multinationales de l'édition régler pour nous la question de la littérature populaire. La Gulf and Western, bon parrain et grand shogun, a les mots pour le dire au nom de tous les siens; la littérature ne sera plus ce qu'elle était et l'espace d'une dérobade, les canards de bois et les matous se cacheront pour mourir. ■

Denis Saint-Jacques

